

Self-Help
ou
Caractère, Conduite et
Persévérance

par
SAMUEL SMILES

©2005, club-positif.com
pour la présente édition revue et corrigée
Tous droits réservés pour tous pays

Sommaire

Sommaire	2
Préface	3
Introduction	4
Chapitre deuxième	32
Fondateurs d'industries	32
Chapitre troisième	66
Inventeurs et producteurs	66
Chapitre quatrième	110
Puissance de l'application dans les sciences et dans les lettres	110
Chapitre cinquième	151
Puissance de l'application dans les beaux-arts	151
Chapitre sixième	198
Énergie et Courage	198
Chapitre septième	257
Hommes d'affaires	257
Chapitre huitième	300
L'Argent – ses us et abus	300
Chapitre neuvième	335
Éducation de soi-même – Facilités et difficultés qu'elle présente	335
Chapitre dixième	378
Noblesse de caractère – Le vrai gentilhomme (43)	378
Table des Matières	413

Préface

Le caractère et l'objet de ce livre s'expliquent en quelque sorte par son origine.

Il y a 20 ans environ, l'auteur fut prié d'adresser quelques allocutions à une société de jeunes gens qui avaient organisé entre eux des classes d'enseignement mutuel.

Dans les discours qu'il eut l'occasion de prononcer devant eux, il prit soin de montrer, par l'exemple de ce que d'autres avaient fait, ce que chacun d'eux pouvait à son tour, et dans de plus ou moins vastes limites, faire pour lui-même. Il insista d'ailleurs sur ce fait, que dans la vie, le bien-être et le bonheur individuels découlent toujours de nos propres efforts, du soin plus ou moins grand que nous apportons à cultiver, à discipliner, à contrôler nos aptitudes, et par-dessus tout de l'honnête et courageux accomplissement de nos engagements, qui fait vraiment la gloire du caractère individuel.

Ainsi amené à prendre un intérêt personnel dans cette importante question des ressources que l'homme peut trouver en lui-même, l'auteur prit l'habitude de mettre par écrit, durant les heures de loisir dont les affaires lui permettaient de disposer dans la soirée, et d'ajouter aux notes qui lui avaient servi pour le cours dont nous venons de parler.

Tout ce qui dans ses lectures, ses observations et son expérience générale de la vie, lui paraissait se rapporter plus particulièrement à son sujet. Ce travail eut pour résultat la publication, du volume dont ce programme est en grande partie la traduction.

Tel qu'il est, l'auteur livre maintenant son ouvrage au lecteur, et il espère que celui-ci trouvera les leçons d'industrie, de persévérance et de perfectionnement individuel qu'il contient, tout à la fois utiles, instructives et intéressantes.

Introduction

Le mérite d'un État se trouve, à la longue, n'être que le mérite des individus qui le composent.

(JOHN STUART MILL.)

La vie n'est pas un plaisir, ni une douleur, mais une affaire grave dont nous sommes chargés et qu'il faut conduire et terminer à notre honneur.

(ALEXIS DE TOCQUEVILLE.)

Aide-toi, le ciel t'aidera

“Aide-toi, le Ciel t'aidera” est une maxime d'une valeur éprouvée, et qui renferme dans un cadre des plus étroits les résultats de la plus vaste expérience.

L'esprit de spontanéité individuelle est la source de tout développement normal dans l'individu, et lorsqu'il se manifeste chez un grand nombre d'hommes, il constitue le vrai fondement de la force et de la vigueur nationale.

Autant l'aide qui vient du dehors est d'ordinaire affaiblissante dans ses effets, autant celle qui vient du dedans est invariablement fortifiante.

Tout ce qui est fait *pour* nous, nous ôte dans une certaine mesure le besoin et par conséquent le désir de le faire nous-mêmes ; et partout où l'individu est soumis à un excès de protection et de gouvernement, la tendance inévitable de ce système est de le réduire à un état d'impuissance relative.

Institutions humaines

Les meilleures institutions ne sauraient être à l'homme d'aucun secours effectif. Le plus qu'elles puissent faire pour lui, c'est de le laisser libre de se développer et d'améliorer à sa guise sa condition individuelle.

Mais de tout temps, les hommes se sont montrés enclins à penser que leur bien-être et leur bonheur pouvaient être assurés par des institutions plutôt que par leur propre conduite, et c'est ainsi qu'ils sont arrivés à attacher une importance exagérée à l'œuvre de la législation et à y voir l'agent le plus puissant du progrès humain.

Cependant le fait de prendre part pour un millionième à la constitution de la législature, en votant tous les 3 ou 5 ans pour 1 ou 2 députés, ne peut exercer, quelque consciencieusement que ce devoir soit rempli, qu'une influence minime sur la vie et le caractère d'un homme.

En outre, il devient tous les jours plus clair que la fonction du gouvernement est négative et restrictive plutôt que positive et active, et qu'elle se réduit en grande partie à un simple système de protection, protection de la vie, de la liberté, de la propriété.

Il n'y a pas de pouvoir légal qui puisse donner au paresseux l'activité, au prodigue la prévoyance, à l'ivrogne la sobriété : c'est à l'individu seul qu'il appartient de se donner à lui-même l'une quelconque de ces vertus ou toutes, et cela, par l'exercice des facultés actives et de la force d'abnégation dont il a en propre le libre usage.

En vérité, toute l'expérience du monde tend à prouver que le mérite et la force d'un État dépendent beaucoup moins de la forme de ses institutions que du caractère des individus qui le composent.

Une nation n'est en effet que l'agrégat des conditions particulières, et la civilisation elle-même n'est qu'une question d'amélioration individuelle.

Progrès et décadence des nations

Le progrès national est la somme des activités, des énergies, des vertus de tous, de même que la décadence nationale est la somme des lâchetés, des égoïsmes et des vices de tous.

Si l'on y regarde de près, on verra que ce que nous sommes accoutumés à dénoncer comme de grandes plaies sociales n'est la plupart du temps qu'un développement monstrueux des vices dont nous-mêmes sommes atteints.

Et que vainement nous nous efforcerions d'enlever ces excroissances et de les extirper au moyen de la loi, toujours, sous une forme ou sous une autre, et avec une nouvelle exubérance, elles reparaîtront, tant que les conditions de notre développement personnel ne seront pas radicalement améliorées.

Si cette vue est correcte, il s'ensuit que le plus haut patriotisme et la plus généreuse philanthropie ne consistent pas tant à réformer les lois et à modifier les institutions, qu'à aider les autres à s'élever et à se perfectionner eux-mêmes par la libre et indépendante action de leur propre volonté.

Le gouvernement est le reflet de l'individualisme national ; et la force de caractère, le fondement de la liberté

Le gouvernement d'une nation n'est ordinairement que l'image et le reflet des individus qui la composent. Tout gouvernement qui est en avant du peuple sera inévitablement ramené en arrière, de même que tout gouvernement qui est en arrière sera inévitablement entraîné en avant.

Aussi sûr que l'eau trouve son niveau, une nation trouvera dans ses lois et dans son gouvernement les dispositions qui conviennent à son caractère. Cela est dans l'ordre de la nature. Toujours le peuple noble sera

noblement gouverné, et toujours le peuple ignorant et corrompu le sera ignoblement.

La liberté n'est pas seulement l'effet d'une croissance politique ; elle est surtout l'effet d'une croissance morale, le résultat de l'énergie, de l'indépendance, de la liberté d'action individuelle.

La manière dont un homme *est gouverné* peut ne pas avoir une immense importance, tandis que tout dépend de la manière dont il se gouverne lui-même.

— Le plus misérable esclave, en effet, n'est pas celui qui est soumis aux caprices d'un despote, quelque grand que ce mal puisse être, mais celui qui est l'esclave de ses propres vices, de son égoïsme, de son ignorance.

L'affranchissement des nations dans le cœur desquelles règne ainsi l'esclavage ne saurait être le résultat d'un simple changement de maîtres ou d'institutions ; et tant que cette illusion fatale prévaudra que la liberté dépend de la forme du gouvernement, ces révolutions, à quelque prix qu'elles se puissent effectuer, n'auront pas plus de valeur et ne produiront pas de résultats plus durables qu'un simple changement de tableau dans une fantasmagorie.

La liberté ne peut avoir de fondements solides que dans la force des caractères individuels ; et c'est aussi dans cette force des caractères que se trouve la plus sûre garantie de la sécurité publique et du progrès national.

John Stuart Mill fait observer, avec beaucoup de raison, que "le despotisme même ne saurait produire ses plus mauvais effets tant qu'il n'a pas réussi à détruire la force des caractères individuels ; et que tout ce qui tend à l'écrasement de l'individualité *est* despotisme, quel que soit le nom sous lequel la chose se déguise et quelle que soit l'autorité qu'elle prétend faire prévaloir, celle de Dieu ou celle des hommes".

Les artisans de la civilisation

C'est aux labours physiques et intellectuels des générations successives que les nations de la terre doivent d'être ce qu'elles sont aujourd'hui.

Travailleurs patients et persévérants de toute classe et de toute condition, cultivateurs du sol et excavateurs des mines, inventeurs et explorateurs, ouvriers et manufacturiers, artisans et poètes, politiques et philosophes, tous ont contribué au grand résultat, et, en venant avec leurs contemporains bâtir sur les travaux de la génération précédente, ont porté la construction générale au point de grandeur où nous la voyons aujourd'hui.

Grâce à cette succession constante de nobles travailleurs, – artisans de la civilisation – l'ordre, à la longue, est sorti du chaos dans l'industrie, dans la science et dans l'art.

La génération actuelle est l'héritière du grand et beau domaine qui a été pour ainsi dire créé par l'habileté et l'industrie de toute notre race, et qui nous a été laissé pour que nous le cultivions à notre tour, et le transmettions à nos successeurs non seulement intact, mais amélioré.

Parmi les grands travailleurs du passé, on a toujours remarqué, s'élevant bien au-dessus de la foule, une phalange d'hommes qui, incomparablement supérieurs aux autres, ont mérité de recevoir les hommages du genre humain.

Mais nos progrès sont dus aussi à des multitudes d'hommes qui, pour être moins grands et moins connus, n'en ont peut-être pas eu moins de mérite ; et il ne faut pas oublier que, quoique l'histoire ne se souvienne que des noms des généraux qui se sont distingués dans les grandes campagnes, ce n'en est pas moins, en grande partie, par la valeur individuelle et l'héroïsme des simples soldats que les victoires ont été remportées.

Que d'hommes dont la vie n'a jamais été écrite, et qui cependant ont influé tout aussi puissamment sur la

civilisation et le progrès que les plus fortunés parmi les grands personnages dont la biographie a enregistré les noms !

Il n'est pas de personne si humble qui, si elle donne à ses semblables l'exemple de l'assiduité au travail, de la tempérance, de l'honnêteté et de la fermeté de propos, n'ait une influence actuelle et durable sur le bien-être de son pays : car sa vie et son caractère finissent par se communiquer aux autres à leur insu, et par propager le bon exemple pour tous les temps à venir.

Il faut donc reconnaître que c'est l'énergie de l'individualisme qui produit les plus puissants effets sur la vie et les actions d'autrui, et qui, par son action, constitue réellement la meilleure éducation pratique.

Qu'est-ce auprès de cela que les enseignements rudimentaires que l'on reçoit dans les écoles, les collèges et les académies ?

“L'éducation du genre humain”

L'éducation vraiment importante, vraiment essentielle, est celle que nous recevons dans nos foyers, à la ville, aux champs, à l'usine, dans les bureaux, les magasins, les banques, les centres commerciaux, et dans tous les centres de travail où s'active la fourmilière humaine.

C'est cette éducation dernière, que la société donne à ses membres, et qui consiste en exemples d'action, de conduite, d'effort spontané, de perfectionnement et de contrôle de soi-même, en un mot, en tout ce qui tend à discipliner les plus hautes facultés de l'homme et à le rendre propre à l'accomplissement des devoirs et des affaires de la vie, que Schiller appelait “l'éducation du genre humain”.

Or, cette éducation-là, elle ne se puise pas dans les livres, et il n'est aucune instruction purement littéraire qui la puisse donner.

Bacon, avec la force d'expression qui lui est ordinaire, fait observer que "les études n'enseignent pas la manière de se servir de ce que l'on a appris" ; que "cette sagesse-là est en dehors et au-dessus d'elles, et ne s'acquiert que par l'observation".

Cette remarque s'applique également bien à la vie pratique et à la culture de l'intelligence elle-même : car il n'est pas d'expérience qui ne serve à prouver et à illustrer cette vérité, qu'un homme se perfectionne infiniment plus par le travail que par la lecture ; et que c'est la vie plutôt que la littérature, l'action plutôt que l'étude, l'influence du caractère plutôt que la biographie, qui tendent perpétuellement à renouveler l'humanité.

Les biographies des grands hommes, et plus spécialement des hommes de dévouement, sont néanmoins très instructives et très utiles comme aides, guides et stimulants. Il en est parmi les meilleures qui, pour enseigner à bien vivre, à bien penser, à travailler énergiquement à notre bien et à celui des autres, valent presque les Évangiles.

Les précieux exemples qu'elles fournissent de caractères nobles et virils lentement formés par la puissance de l'effort personnel, de la fermeté de propos, de l'assiduité au travail, de la constance dans l'intégrité, enseignent, et dans un langage qu'il est impossible de ne pas comprendre, tout ce qu'il est au pouvoir de chacun d'accomplir pour soi-même, et font éloquemment ressortir à quel point le respect de soi et la confiance en soi peuvent rendre les hommes, même alors qu'ils appartiennent aux rangs les plus humbles, capables d'acquérir une prospérité confortable et une solide réputation.

Grands hommes sortis des rangs

Les grands savants, les grands littérateurs, les grands artistes, ceux qui se dévouent à l'apostolat des plus hautes vérités et ceux dont la noblesse est tout entière dans la

vaillance de leur cœur, n'ont jamais appartenu en propre à aucune classe, à aucun degré de la hiérarchie sociale.

Ils sont sortis indifféremment de toutes les classes, de tous les rangs, de l'atelier et de la ferme, de la banlieue, de la chaumière et du château.

Quelques-uns des plus grands apôtres de la Divinité sont venus des derniers rangs du peuple.

Les plus pauvres ont quelquefois pris les places les plus élevées ; et il n'est pas de difficultés, quelques insurmontables qu'elles fussent en apparence, qui aient pu leur barrer le chemin.

Ces difficultés mêmes, dans bien des cas, semblent avoir été leurs meilleurs auxiliaires ; car elles les ont forcés de montrer tout ce dont ils étaient capables en fait de travail et d'endurance, et ont vivifié des facultés qui, sans cela, auraient pu rester pour toujours assoupies.

Les exemples d'obstacles ainsi surmontés et de triomphes ainsi obtenus sont si nombreux qu'ils peuvent bien, ou peu s'en faut, justifier ce proverbe : qu'avec *de la volonté on vient à bout de tout*.

Beaucoup de ceux qui se sont le plus distingués dans la science sont nés dans des positions sociales où l'on ne s'attendait guère à trouver une excellence quelconque, et encore moins une excellence scientifique.

Astronomes

C'est ainsi que parmi ceux qui ont donné la plus grande impulsion à la sublime science de l'astronomie, nous trouvons Copernic, fils d'un boulanger polonais ; Kepler, fils d'un Cabaretier allemand, et lui-même garçon de cabaret ; d'Alembert, enfant trouvé, ramassé par une nuit d'hiver sur les degrés de l'église de Saint-Jean le Rond à Paris, et élevé par la femme d'un vitrier ; Newton et Laplace, fils, le premier, d'un petit propriétaire de Grantham

en Angleterre, et le second, d'un pauvre paysan de Beaumont-en-Auge près de Honfleur.

Malgré les circonstances défavorables contre lesquelles ils eurent à lutter dès leurs premiers pas dans la vie, ces hommes éminents se firent, par le seul exercice de leurs facultés, une réputation aussi durable que solide et que toutes les richesses du monde n'auraient pu payer.

La richesse eût même pu leur être un obstacle plus grand que la pauvreté au sein de laquelle ils étaient nés.

Le père de Lagrange, autre astronome et mathématicien éminent, était trésorier de la guerre à Turin.

Il fut ruiné par des spéculations malheureuses, et sa famille réduite à une pauvreté relative. Or, c'est à cette circonstance que, plus tard, Lagrange avait coutume de rapporter et son bonheur et sa réputation.

“Si j'avais été riche”, disait-il, “je ne serais probablement jamais devenu mathématicien”.

Savants

L'abbé de Hautefeuille, autre physicien et mécanicien distingué, était fils d'un boulanger d'Orléans. Le père de Gassendi était un pauvre paysan de Champtercier (Basses-Alpes) ; et Haüy, le minéralogiste, était fils d'un tisserand de Saint-Just (Oise).

Vauquelin

Le chimiste Vauquelin eut pour père un paysan de Saint-André d'Hébertot (Calvados).

Si, à l'école où il fut envoyé dans son enfance, il ne brillait pas par le luxe des vêtements, il brillait en revanche de tout l'éclat de l'intelligence la plus vive ; et le magister qui lui apprenait à lire et à écrire, faisant son éloge, ne cessait de répéter au gars : “Travaille, étudie, Collin, et un

jour tu porteras de beaux habits comme le marguillier de la paroisse.”

Un apothicaire de campagne, visitant l'école, admira les bras robustes de l'enfant et offrit de le prendre comme garçon de laboratoire, ce à quoi Vauquelin consentit, dans l'espoir de continuer sous lui ses études.

Mais l'apothicaire n'entendait pas permettre que Vauquelin consacraît la moindre partie de son temps à apprendre ; et le jeune homme, une fois sûr de son fait, ne tarda pas à former la résolution d'abandonner la place.

Il partit et prit le chemin de Paris, n'ayant que son sac à dos et 2 écus dans sa poche.

Arrivé à Paris, il se mit en quête d'une place de garçon apothicaire, mais toutes ses démarches n'aboutirent à rien. Accablé de fatigue et de soucis, il tomba malade, et, dans cet état, fut porté à l'Hôtel-Dieu, où il faillit mourir.

Mais “à toile ourdie, Dieu envoie le fil” ; et la suite prouva que des jours meilleurs étaient en réserve pour le pauvre Vauquelin. Il se rétablit, et s'étant mis de nouveau à la recherche d'un emploi, il finit par en trouver un chez un apothicaire.

Peu de temps après, il fit la connaissance du célèbre chimiste Fourcroy qui fut si enchanté de lui qu'il le prit pour secrétaire ; et à la mort de ce grand philosophe, qui n'arriva que bien des années plus tard, Vauquelin lui succéda dans la chaire de chimie de la faculté de médecine.

Enfin, en 1829, le Calvados le nomma député, et il rentra triomphant dans le village d'où il était sorti si pauvre et si obscur.